

ABONNEMENT.

Saumur: Un an... 30 fr. Six mois... 16 fr. Trois mois... 8 fr. Poste: Un an... 35 fr. Six mois... 18 fr. Trois mois... 10 fr.

On s'abonne:

au Bureau du Journal ou en envoyant un mandat sur la poste, et chez tous les Libraires.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 40 c. Réclames... 30 c. Faits divers... 15 c.

RÉSERVES SONT FAITES Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne:

A PARIS, A L'AGENCE HAVAS 8, place de la Bourse,

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

9 Janvier 1883.

L'apothéose décernée samedi à M. Gambetta s'inspire d'un double sentiment.

Le grand nombre, assurément, la masse curieuse, a participé à cette démonstration plus folâtre que funèbre sans autre souci que celui du spectacle. Le goût des pompes officielles est inné chez nous dans toutes les classes sociales, et notre instinct national, que ne satisfont plus les fêtes de la monarchie exilée et de la religion emmurée dans ses temples, nous porte invinciblement à tout déploiement inusité d'apparat, qu'il ait pour objet la visite d'un despote oriental ou la sépulture d'un dictateur français.

Deux mobiles ont inspiré la démonstration de samedi, à laquelle ont nui si manifestement son exagération même et son fétichisme bizarre.

D'abord, le sentiment très-net de la situation vraie, nous l'avons dit. La République s'avoue à elle-même et confesse avec un imprudent éclat qu'elle est décapitée; elle se pleure elle-même dans celui qu'elle a perdu. On enviait les chances de sa carrière, et on redoutait son fier autocratie; mais il avait été l'agent le plus actif de la Révolution à notre époque; il entraînait comme un facteur nécessaire dans les plans de la résistance républicaine à la grande œuvre de réparation. La Révolution a donc mené son propre deuil; et, s'il a coulé samedi, parmi tous ces jaloux et parmi tous ces envieux, quelques larmes sincères, elles se sont inspirées de la déroute prochaine; les discours prononcés au cimetière du Père-Lachaise dissimulent mal ce sentiment; ils montrent les inquiétudes et le désarroi des vivants, mal dissimulés sous les hommages grotesques rendus au mort.

Mais une seconde préoccupation dominait évidemment la fête. Ce qu'ont visé ses orga-

nisateurs, c'est le triomphe officiel de la libre-pensée. Telle est la signification exacte de cette fête païenne: il s'agissait non pas seulement d'affirmer l'athéisme, mais de l'imposer publiquement aux fonctionnaires de tous les ordres. La Lanterne et la Justice se sont bien rendu compte du fait dans les articles qu'ils ont publiés.

Le Voltaire a dit vrai également: ce caractère profane, païen, a été le signe distinctif de la fête. L'assistance l'a compris et a témoigné par son attitude qu'elle entendait la chose ainsi. Si nous ne l'avons pas trouvée spécialement « parfumée », nous ne pouvons nier qu'elle ne fût très-légère, très-« sereine », mieux que cela, très-obéissante à l'ancien programme du maître, c'est-à-dire gaie et de bonne composition. La « théorie » des francs-maçons en tabliers symboliques et des trophées ridicules a été saluée par des cris joyeux; les couronnes portées en procession ont été applaudies ou gougillées, selon leur dimension et selon leur prix: ce spectacle soulevait le cœur!

Et à cette odieuse manifestation on a pris le soin cruel d'associer avec une ostentation inusitée notre brave et chère armée, gardienne de l'honneur et des traditions de la patrie! Il s'agissait d'un service commandé: officiers et soldats ont obéi silencieux.

Mais nous devons un hommage spécial à ceux que l'armée attend, qui demain lui demandent place dans ses rangs. Un congé général avait été accordé aux élèves de l'École militaire pour que tous pussent se rendre aux obsèques: trente d'entre eux devaient y assister par ordre. On a fait vainement appel, nous dit-on, aux bonnes volontés; il a fallu recourir au sort pour désigner ces délégués contraints.

Cette abstention significative honore l'École et ces jeunes gens qui offrent leur sang et leur vie à la Patrie, mais qui sont trop imbus déjà du sentiment militaire pour manifester contre Dieu, comme l'ont fait les républicains.

Hier, la France chrétienne s'est inclinée devant le cercueil d'un grand soldat; la foi traditionnelle et le vrai patriotisme se sont trouvés unis sur la tombe de Chanzy.

LE GÉNÉRAL CHANZY.

La mort du général Chanzy est un grand malheur pour l'armée, pour la France. Son autorité, sa supériorité militaires étaient acceptées de tous; c'était le véritable chef de l'armée. Il avait l'estime des chefs, la confiance des soldats. Seul parmi les généraux, il était sorti grand de la dernière guerre, qui avait mis en relief ses remarquables qualités de commandement. Son opinion était d'un grand poids dans les conseils. Être intelligent, instruit, énergique, actif, est peu pour commander une armée; il faut encore un nom connu, qui soit comme un drapeau qui attire les regards, qui rappelle de grands souvenirs, qui enflamme les courages. Tous nos généraux ont une réputation à conquérir, le général Chanzy avait commandé une armée avec un réel succès, alors même qu'il fût entraîné dans le désastre général. Il appartenait à cette armée d'Afrique où se sont formés tant de généraux; avec le commandement de troupes, il y avait eu l'administration des territoires arabes, fonctions qui exigent autant d'habileté que d'énergie.

La guerre de 1870 le trouvait général de brigade. Appelé à l'armée de la Loire pour y créer une division sous les ordres du général d'Aurelle de Paladine, ce fut pour lui une excellente école d'organisation et de discipline. À la tête de sa division, il participa au succès de Coulmiers, notre seule victoire dans ces jours funestes.

La mort vient de réunir le dictateur et le général dont les noms sont liés aux événements de cette époque. Quelle différence entre eux! Le chef du pouvoir luttait avec des proclamations enflammées, soufflant encore plus la passion que le courage, créant plus d'illusions que de forces, remuant, agitant la France sans l'organiser. Nos généraux, plus modestes et plus pratiques, formaient des soldats avant de les conduire à l'ennemi; sourds à des projets chimériques, ils mettaient toute leur ardeur à transformer en combattants les recrues qu'on leur envoyait.

Leur prudence était dénoncée comme une incapacité, leur prévoyance comme une ignorance. On oublie que le ministre avait enlevé au général en chef son autorité; qu'il donnait directement des ordres aux généraux commandant les corps d'armée; qu'il dissimulait ses corps sur un front de 80 lieues, de Montargis à Châteaudun; qu'il les faisait battre en détail, et qu'alors que tout était perdu il remettait ses pouvoirs au chef sur lequel il faisait porter toute la responsabilité de la défaite: ce chef était le général d'Aurelle de Paladine. Tous ces faits sont relatés dans l'ouvrage de M. de Freycinet.

Des débris de notre armée en déroute étaient créées deux nouvelles armées: l'une aux ordres du général Chanzy, l'autre aux ordres du général Bourbaki. Pendant que cette dernière entraînait l'ennemi à sa suite, dans la direction de Bourges, le général Chanzy, par une marche habile, dérobait ses mouvements et venait prendre position sur le flanc droit de l'armée prussienne en occupant depuis la forêt de Marchenoir jusqu'à la Loire.

Les 7, 8, 9 et 10 décembre, il livrait combat sur cette position; forcé sur quelques points, il l'abandonnait pour occuper la ligne du Loir, sur laquelle il arrêtait pendant quelques jours la marche de l'ennemi; ce nouveau point de défense étant lui-même insuffisant, il en choisissait un nouveau derrière la ligne de l'Huisne et de la Sarthe, qu'il atteignait le 18 décembre.

Cette retraite de dix jours, pendant laquelle on s'était constamment battu, mérite l'attention de tous les hommes de guerre. Le général Chanzy en a laissé une relation des plus instructives et qui devrait être méditée par tous nos généraux. Il avait su trouver le mode de formation qui convenait à de jeunes troupes plus courageuses que manœuvrières. Elles étaient toujours en ordre de combat, se portant directement d'une position à l'autre, sans avoir de mouvements à faire, chaque bataillon pour ainsi dire ayant d'avance sa place marquée. Par là était évité le désordre, par là aussi, présentant toujours son front de bataille à l'ennemi, il le contraignait à combattre sans

12 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA DETTE DES ROBERT

PAR Mlle MARTHE LACHÈSE.

Deuxième Partie.

V. — (Suite)

Par ce beau soir d'automne, au camp de Medjez-Hammar, on les voyait se grouper dès que la discipline ou une occupation pressante ne les retenait pas à l'écart. Ils savaient que, le lendemain matin, une reconnaissance devait être dirigée dans le montagne, et tous en parlaient avec animation, car chaque jour apportait une gravité nouvelle aux moindres faits qui voulaient aider ou entraver la grande entreprise. De temps en temps, de gai prépos se mêlaient aux récits ou aux discussions. Sous les feux de l'Afrique comme sous les brumes du septentrion, l'esprit français n'est-il pas toujours le même? Les zonzaves, surtout, dont la création ne datait que de sept années, montraient déjà cette activité qui leur a si promptement acquis une réputation légendaire. Ayant reçu l'ordre de respecter le bois, plusieurs d'entre eux avaient allumé des feux de chardons sauvages sur lesquels

ils faisaient cuire des gâteaux d'orge parfumés au musc, selon l'usage kabyle. Beaucoup de leurs compagnons aisaient les saveurs découvertes par ce procédé et jouaient des mouzounas (1) à qui des consommateurs se fatigueraient le plus vite du rôle d'amateurs. De longs rires accueillirent les défilées.

Les officiers ne dédaignaient pas d'animer par quelques paroles les bonnes dispositions de leurs soldats. Les uns allaient et venaient, en causant des préoccupations du jour ou des nouvelles reçues de France. D'autres s'étaient assis à l'entrée de leurs tentes pour mieux goûter cette sérénité qui succède si agréablement aux fatigues d'un jour embrasé.

De ce nombre étaient deux officiers dont les lourdes épaulettes et les képis galonnés indiquaient assez les grades supérieurs. L'un d'eux, grand et d'une rare vigueur, avait dépassé l'âge mûr. Des moustaches blanches entouraient ses lèvres et ne cherchaient pas à dissimuler une longue cicatrice faite, quarante ans plus tôt, au pied des Pyramides par le sabre d'un Mamelouk. La croix de Saint-Louis et plusieurs décorations étrangères brillaient sur sa poitrine à côté de celle de la Légion-d'Honneur. On devinait en lui un de ces vieux héros, brunis par la poudre de vingt champs

(1) Monnaie arabe. La mouzouna est en cuivre et vaut un liard.

de bataille et qui, s'ils ne deviennent pas généraux par fortune, restent quand même soldats par vocation.

Le second officier, au contraire, paraissait jeune encore. Sa taille était moyenne, un peu voûtée peut-être, son apparence délicate et d'une extrême distinction. Il semblait que, chez lui, tout le reflet de la force se fût concentré dans ses yeux, noirs et calmes comme du velours, mais, de temps en temps, laissant jaillir un de ces éclairs qui révèlent une âme. Il roulait entre ses doigts une cigarette ou l'approchait légèrement de ses lèvres.

— Ainsi donc, colonel, disait le vétéran, vous comptez prendre demain par le Raz-el-Ackba (1)?

— Précisément. Le maréchal croit cette reconnaissance fort utile dans ce moment.

— Il a raison, ma foi. Et vous pousserez?...

— Le plus loin possible, sans imprudence cependant.

— Ces gueux d'Arabes vont vous barrer la route.

— Probablement, dit le colonel en souriant. Mais vous savez comment on la dégage.

— Oh! pour cela, je me fie à vous. Qui diable aurait jamais pensé vous voir un jour faire charger l'ennemi à la pointe des baïonnettes?

— Mon exemple prouve qu'on ne doit pas se décourager facilement. Que voulez-vous? Mon père et ma mère ont su espérer. La Providence a

(1) Un des cols principaux de la montagne voisine.

béni leur confiance. Ou les hommes échouent, Dieu peut réussir.

— Vous êtes toujours le même, marquis. Vous avez la foi d'un autre âge.

— Que vous manque-t-il pour me ressembler, général? Pas grand chose, je vous l'assure.

— Oh! moi, je n'en sais pas long sur ce chapitre. Pourtant, si les Kabyles ne cassent pas ma vieille tête, je ne dis pas que, plus tard, quand j'aurai pris mes Invalides, je n'irai pas demander quelques renseignements à Mr de Quélen. Cette idée-là me poursuit par moments depuis la mort de ma pauvre femme.

— Pourquoi attendre ainsi? dit doucement le colonel. L'éternité vient quelquefois avant le lendemain...

Le général poussa un long soupir et passa la main sur son front comme s'il avait voulu se défendre contre un souvenir. Il reprit:

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de la marquise?

— Avant-hier, une lettre m'est enfin parvenue. Je commençais à m'inquiéter. Cependant, je sais par expérience combien les correspondances deviennent irrégulières quand on est en campagne. Tout va bien à Val-Chaumont. Ma femme est même convaincue que notre petit enfant a dit mon nom.

— Quel âge a-t-il, votre fils?

— Huit mois.

lui permette des mouvements enveloppans qui nous avaient été si funestes.

A ce moment éclate encore la divergence entre le bon sens pratique des généraux et les emphatiques prétentions du dictateur. On sait qu'à lui seul est dû le projet de l'envoi de l'armée du général Bourbaki dans l'Est, projet dont on connaît la fatale issue. Le général Chanzy s'y opposa avec la plus grande énergie; il écrivit trois lettres successives pour en montrer l'inanité et le danger. Il expliqua dans le plus grand détail l'avantage d'avoir deux armées manœuvrant autour d'Orléans; chacune d'elles battrait en retraite en combattant lorsque le gros des forces ennemies la presserait et permettrait ainsi à l'autre armée un mouvement offensif. C'était du reste la manœuvre des armées coalisées contre Napoléon autour de Dresde. Si ce conseil avait été écouté, la France se fût trouvée encore à la tête de deux armées intactes au moment de la reddition de Paris et en mesure de mieux défendre ses intérêts; au lieu que l'une d'elles était prisonnière en Suisse par l'incapacité de celui qu'on continue d'appeler l'âme de la défense nationale.

Ces événements si près de nous semblent déjà ignorés. La part des responsabilités est déplacée. Au chef politique tout puissant, on pardonne toutes les fautes, on se complait encore, dirait-on, dans les illusions qu'il faisait naître; les faits qui lui donnaient le plus cruel démenti étaient dénaturés par lui sans que jamais on mit en doute sa parole. Voilà comment s'est créée une légende mensongère que des honneurs sans précédent veulent aujourd'hui confirmer.

Nous laisserions tout cela dans l'ombre, s'il n'en sortait une leçon pour la patrie. N'est-il pas temps de ne plus écouter les flatteurs qui transforment en vertus les faiblesses d'un peuple, qui l'entretiennent d'illusions au lieu de réalités, qui surchauffent son imagination au lieu d'en appeler aux énergiques efforts de ses bras et de son cœur. Montrer l'avenir riant et facile, alors qu'il n'est pas trop du concours de tous, du développement de toutes les énergies, de l'esprit de sacrifice, de l'étude patiente de nos fautes pour nous en corriger, n'est-ce pas un crime contre la patrie?

Ainsi le comprenait le général Chanzy; jamais il n'a hésité entre sa popularité et l'accomplissement d'un devoir. Lorsqu'il prenait la parole dans nos assemblées, c'était pour défendre les traditions de l'armée, sa discipline trop souvent attaquées. Il y a à peine quelques mois qu'il disait: « Nous ferons des soldats en leur enseignant l'amour ardent de la patrie, l'esprit du devoir, le respect des croyances, des traditions et des gloires nationales. »

La France perd en lui un serviteur dévoué, un conseiller intègre, un défenseur puissant, un général plein d'avenir, en un mot une de ses forces. Tous les cœurs véritablement français porteront le deuil de ce soldat qui pleura l'armée.

Les obsèques du général Chanzy.

Hier matin, un train spécial, parti à 8 heures 45, a emmené, à destination de Châlons, le général Billot, ministre de la guerre; le général Pittié, représentant du Président de la République; l'ambassade de Russie, la délégation du Sénat, qui se composait de MM. Pelletan, Rampon, Lenoël, Lafond de Saint-Mûr et Clément, les membres du corps diplomatique et les amis du défunt.

Trois prélats ont assisté à la cérémonie; ce sont M^r Langénieux, archevêque de Reims; M^r Sourrieu, évêque de Châlons, et M^r Foulon, évêque de Nancy.

A l'entrée et à la sortie de l'église, des salves de onze coups de canon ont été tirées.

Le corps a été apporté sous le portail et des discours ont été prononcés; puis a eu lieu le défilé.

Après la cérémonie, le corps a été laissé dans la cathédrale. Aujourd'hui mardi, il sera transporté à Buzancy, près Vouziers, où aura lieu l'inhumation, à moins que le gouvernement n'obtienne de la famille de l'illustre soldat qu'il soit inhumé aux Invalides.

D'après une dépêche de Châlons, voici quel a été l'ordre du cortège:

La famille, M. le général Pittié, représentant le Président de la République; le comte Orloff, le ministre de la guerre, les délégations du Sénat et de la Chambre des députés, le premier président de la cour d'appel de Nancy, les généraux de division, les préfets, les généraux de brigade, les sous-préfets et conseillers d'Etat, les conseillers généraux et d'arrondissement, les membres du tribunal de première instance, les conseillers municipaux de Châlons, de Buzancy, de Nouart, le tribunal de commerce, les députations des officiers du 6^e corps, les chefs de service des départements.

Des salves d'artillerie sont tirées.

Un adjudant d'artillerie tient sur un coussin les décorations du général; dix sous-officiers de la garnison portent le cercueil.

Les troupes qui assistent au convoi sont: 106^e de ligne, 8^e et 25^e d'artillerie, un régiment de cuirassiers, la section des ouvriers d'administration, la gendarmerie.

L'affluence est énorme.

Les becs de gaz de la ville sont allumés et couverts de crêpes.

Des corporations nombreuses suivent le cortège.

La levée du corps s'est faite par l'archevêque de Châlons.

M. le maréchal de Mac-Mahon et tous les commandants de corps d'armée étaient présents.

Voici la lettre de faire part envoyée par la famille du général Chanzy:

M
Vous êtes prié d'assister au convoi et service funèbre de Monsieur Antoine-Eugène-Alfred CHANZY, général de division, sénateur, commandant le 6^e corps d'armée; ancien gouverneur général civil et commandant en chef des forces de terre et de mer en Algérie; ancien ambassadeur de la République française auprès de S. M. l'Em-

peur de Russie; grand-croix de la Légion d'Honneur, décoré de la médaille militaire, officier d'académie, grand-croix d'Alexandre Newski, commandeur des ordres du Saint-Sépulchre, de saint Grégoire-le-Grand, de Charles III d'Espagne, du Medjidié, etc., etc., décédé en son quartier général à Châlons-sur-Marne, le vendredi 3 janvier 1883, à l'âge de 59 ans, qui auront lieu le lundi 8 janvier, à une heure de l'après-midi, en l'Eglise-Cathédrale.

De la part de Madame Chanzy, de Monsieur Georges Chanzy, lieutenant au 4^e bataillon de chasseurs à pied, de Monsieur de Crépy, receveur particulier des finances à Fontainebleau, de Madame de Crépy et leurs enfants, de Mademoiselle Jeanne Chanzy, de Monsieur Louis Chanzy, sa veuve, ses enfants, petits-enfants et de toute sa famille.

PREZ DIEU POUR LUI!

Chronique générale.

La session ordinaire de 1883 s'ouvre aujourd'hui mardi 9 janvier.

L'ordre du jour du Sénat est le tirage au sort des bureaux et la fixation de l'ordre du jour.

A la Chambre, l'ordre du jour est l'installation du président d'âge et des secrétaires d'âge, le tirage au sort des bureaux, le scrutin pour la nomination du président définitif, de quatre vice-présidents, de huit secrétaires, de trois questeurs, et la fixation de l'ordre du jour.

On rapporte qu'il est dans l'intention de plusieurs membres du Parlement de déposer, immédiatement après l'ouverture de la nouvelle session, un projet de résolution tendant à une séparation des Chambres jusqu'au 15 ou 16 janvier.

On donnerait comme motif l'impossibilité où la plupart des membres du Parlement se sont trouvés, par suite des événements, de se mettre en communication avec les électeurs, mais ce n'est point là le véritable motif. Il est, en effet, bien évident que les députés et sénateurs ne vont pas, durant les cinq jours du délai sollicité, « se mettre en communication avec leurs électeurs ». Par contre, pendant la semaine, on espérerait nouer quelques intrigues destinées à ajourner la crise que tout le monde prévoit et que personne ne pourra empêcher.

La Chambre qui se réunit aujourd'hui aura à entendre encore une cinquantième édition des louanges décernées à l'homme qui, en 1874, tombait sous les malédictions de la France, et en 1882 sous les huées du Parlement.

Et puis, ce sera tout. Le petit bourgeois et le gros embourgeoisé seront confondus dans la même indifférence et dans les mêmes outrages républicains.

LA RÉPUBLIQUE SE MEURT.

La République se meurt.

Son unique orateur, son seul homme d'Etat vient d'être conduit à sa dernière demeure.

M. Gambetta a disparu.

Presqu'à la même heure, disparaissait le

plus célèbre des généraux de la République.

Le général Chanzy est mort, malheureusement.

Qui sait si, dans quelques semaines, nous n'apprendrons pas que M. Jules Grévy vient de succomber?

Le Président de la République est vieux et épuisé.

Il ne peut pas aller bien loin.

La République est une institution particulièrement périssable en cela que son sort est étroitement attaché au sort de ses idoles.

Les idoles tombant, la République à une tendance à l'éroulement.

Nous sommes loin de souhaiter la mort de M. Grévy; et même nous pensons avec effroi aux conséquences que pourrait entraîner la disparition d'une valeur aussi négative.

Que la République soit condamnée à mourir, nous n'en avons jamais douté et nous en doutons moins que jamais.

Seulement nous voudrions éviter au pays les convulsions des derniers jours de ce régime funeste.

Nous voudrions que, dès maintenant, les conservateurs fussent prêts à relever la France qui tombe, afin de l'empêcher de se trainer, meurtrie, dans les boues sanglantes que produisent les ans de République.

Nous lisons dans l'Action politique et sociale:

« Si une convocation officielle indique la spontanéité de ceux auxquels elle est adressée;

» Si une immense cohue d'note le recueillement;

» Si les cris de *Vive la République!* sont un témoignage de deuil;

» Si les braves et les bruyants éclats de rire sont des signes de douleur;

» Oh! j'en conviens, le spectacle de samedi a été très-réussi.

» Cela ne ressemblait, cependant, guère à un enterrement, et toutes les gazettes opportunistes auront beau s'encadrer de noir, elles ne persuaderont à personne que les pas redoublés alternant avec la *Marseillaise* soient aussi en situation devant un cercueil que les chants funèbres de l'Eglise.

» La foule ne s'y est pas trompée; avec son bon sens elle a compris que la tristesse, bien moins que la curiosité, la sollicitait en la circonstance.

» Elle est venue, non pas poussée par une défective sympathie, mais par ce désir de voir, qui est au cœur de tout Parisien et de toute Parisienne.

» Ici, un descendant de M. Prudhomme tenant gravement par la main son fils, un héritier de trois ans, disait avec emphase: Je suis venu montrer à mon enfant l'armée française.

» Là, des femmes du peuple se répétaient les unes aux autres la phrase banale: On ne voit cela qu'une fois en sa vie.

» On faisait confusion entre les chars des couronnes et celui qui portait le cadavre.

» Quant à des regrets, on ne songeait point à en exprimer. Il y avait assez à faire

Le général se mit à rire.

— Ces jeunes mères sont incroyables, dit-il: à les entendre, leurs enfants sont tous doués comme les fillets des fées...

— Surtout quand il s'agit d'un premier-né.

— Oh! alors, nul ne peut faire concurrence.

Sans vous flatter, mon cher ami, je peux vous dire que la marquise a laissé un ineffaçable souvenir dans votre dernière résidence. Vous avez là une femme comme on en voit peu.

— A qui le dites-vous? répondit joyeusement le jeune officier. Ne savez-vous pas que, pour obtenir sa main, j'ai, nouveau Jacob, travaillé pendant sept années.

— Pas à garder des moutons, par exemple.

— Non, les troupes que j'avais à conduire n'étaient pas de si tranquille humeur.

— Heureusement.

— Sans doute.

Le général fit à son tour une cigarette, l'embrassa au contact de celle du colonel et, tandis qu'il regardait la petite fumée bleuâtre monter en spirale vers le ciel, il reprit:

— A vous parler franchement, moi qui ne suis cependant qu'un vieux rustre, n'ayant jamais aimé que la vie militaire et le bruit du canon, j'ai été le premier surpris des conditions faites par le marquis de Val-Chaumont au mariage de sa nièce. Avec de pareilles exigences, il jouait le bonheur de cette

belle enfant.

— C'est évident. Mes parents ont été plus soucieux d'assurer le mien par un amer sacrifice que le marquis de consentir à de simples condescendances. Mais, vous le savez, mon père et ma mère étaient de ces cœurs qui ne balancent jamais devant un acte de générosité.

— Oui. Ces êtres-là devraient toujours vivre.

— Ils sont morts jeunes, pourtant, soupira le colonel. Mon père avait soixante-cinq ans, ma mère cinquante-six. Si j'avais su que leurs jours étaient ainsi comptés, je n'aurais jamais pu me décider à m'éloigner d'eux. Mais cette effroyable épidémie a fondu sur la France comme un vautour...

— Hé! mon ami, la mort n'a pas besoin du choléra pour entrer dans une famille. Voyez ma pauvre femme...

— Vous avez raison. Chacun de nous doit à son tour connaître le deuil. Mais songez que, dans un laps de quinze jours, j'ai vu disparaître mon père, ma mère, ma sœur, notre pauvre nègre si fidèle, deux domestiques...

— Comme sur un champ de bataille.

— Absolument, comme sur un champ de bataille. La comparaison est d'autant plus juste que mes parents ont succombé en combattant pour sauver leurs fermiers. C'est un champ d'honneur aussi que la chaumière d'un cholérique. Le danger ne pouvait arrêter ceux dont la vie tout entière

n'avait été qu'un dévouement. Ma sœur a fléchi la première, dans tout l'éclat de ses vingt ans. Elle soutenait la tête d'une mourante quand elle a senti le froid du tombeau la saisir elle-même. Quelques heures après, elle n'était plus. La douleur a fait de mes parents une proie facile pour la maladie. Hélas! depuis notre arrivée en France, ils avaient déjà vu mourir deux de leurs enfants. Chose étrange! Moi, infirme, j'ai rencontré la santé sous le ciel de la France, tandis que mes frères et ma sœur y ont trouvé la mort. Vous me disiez tout à l'heure que j'avais la foi, général. Oh! oui, je l'ai, et j'en remercie Dieu! Car, en quittant le Brésil, mes parents cherchaient surtout à me procurer des soins habiles, et, si je ne reconnaissais la main de la Providence dans les événements qui nous ont frappés, je serais mort de chagrin en voyant ceux que j'aimais payer peut-être ma santé de leur vie.

Sa voix tremblait en parlant ainsi. Le vieux général secoua la tête.

— Vous êtes tous les mêmes, dit-il. Bon sang ne peut mentir.

Au bout d'un moment, il reprit:

— Vous n'étiez pas encore marié, ce me semble, quand vos parents sont morts.

— Non, vraiment. Mais, depuis six ans déjà, j'étais fiancé à mademoiselle de Val-Chaumont. Ne savez-vous donc pas comment s'est conclu mon mariage?

— Pas trop. Je sais que le marquis de Val-Chaumont ne voulait donner sa nièce qu'à un officier et qu'il était furieux parce qu'elle vous aimait. « Un gentilhomme laboureur! disait-il. N'aurais-je pas là un beau neveu, tenant une fourche en guise d'épée! »

— La fourche est quelquefois tout aussi glorieuse à bien tenir que l'épée. Mes deux plus jeunes frères étaient morts, mes parents s'étaient imposé mille sacrifices pour parvenir à me guérir, j'aidais mon père à faire valoir notre domaine. Je ne songeais pas à m'éloigner de ma famille. J'avais déjà près de vingt-sept ans et je me regardais comme lié pour toujours à notre manoir de Bretagne quand le marquis de Val-Chaumont fut envoyé en résidence à Vannes. Sa nièce l'accompagnait. Il y avait six mois qu'elle était sortie du couvent. Je la rencontrai dans le monde et aussi, plus d'une fois, dans la chaumière des paysans où elle se montrait comme un ange de charité. Je la savais orpheline, pauvre aussi, mais appelée à recueillir dans l'héritage de son oncle une succession princière. Ma position était délicate. Enfin, après avoir longtemps attendu, ma mère tenta une ouverture.

» Le marquis l'arrêta dès les premiers mots.

(A suivre.)

MARTE LACHÈSE.

pour regarder ce défilé fort peu démocratique, où la musique néerlandaise et autres sociétés de même genre avaient rang officiel....

Le général Billot a été vivement ému en apprenant la mort foudroyante du général Chanzy.

La perte que vient de faire la France est d'autant plus cruelle que, nous pouvons le dire aujourd'hui, Chanzy était désigné par M. le Président de la République pour remplir, en cas de mobilisation, les fonctions suprêmes de généralissime des armées françaises.

Au mois d'octobre 1870, M. Gambetta, alors ministre de la guerre, reçut à Tours une lettre qui lui était écrite de Belgique par le maréchal de Mac-Mahon, encore alité de la blessure qu'il avait reçue à la bataille de Sedan. Dans cette lettre, le maréchal conseillait à M. Gambetta de donner un grand commandement à M. le général Chanzy, qui avait été son chef d'état-major en Afrique, puis de placer M. le général de Galliffet à la tête des francs-tireurs. M. le général de Galliffet étant alors prisonnier en Allemagne, le maréchal engageait M. Gambetta à faire tous les sacrifices nécessaires pour obtenir son échange.

Autre trait, qui peint sous un jour non moins vif le patriotisme éclairé du maréchal de Mac-Mahon. C'était après l'échec du 16 Mai; le ministère présidé par le duc de Broglie avait donné sa démission, et le maréchal ne pouvait se décider à faire appeler M. Dufaure. Il aurait voulu constituer un ministère d'hommes nouveaux.

Une des personnes qu'il avait fait appeler lui dit: « Pourquoi ne chargez-vous pas le général Chanzy de composer un cabinet? » — « Non, répondit le maréchal. J'ai des raisons pour ne pas faire ce que vous me conseillez. La première, c'est que Chanzy est en Afrique et qu'il y est nécessaire. La seconde, c'est qu'un jour il sera la ressource de ce pays-ci, et je n'userai pas pour moi un homme qui peut être utile à la France. »

On se rappelle que le général Chanzy fut remplacé comme gouverneur général par le dernier des ignorants, le plus pleutre des pleutres, le sieur Grévy, le fameux monsieur Frère!

La République, un peu honteuse de cette révocation mal dissimulée, envoya le brave général à Saint-Petersbourg en qualité d'ambassadeur.

Le jour où Gambetta arriva au pouvoir, le général Chanzy donna sa démission.

On a vu quelles ont été les funérailles du tribun. Celles du soldat, on pouvait en être certain, ont été bien plus modestes.

Une fois de plus on a pu constater que la foule banale aime mieux les faiseurs de phrases que les hommes d'action.

REVUE FINANCIÈRE.

Le marché qui restait assez bien disposé l'avant-dernière semaine, est demeuré fort calme durant la dernière huitaine.

La spéculation se recueille et attend un moment favorable pour reprendre ses opérations.

Nos rentes sont assez soutenues. Le 3 0/0, qui était à 79.25, est à 79.37. Le 3 0/0 amortissable finissait à 90.75, et, malgré le détachement d'un coupon, restait samedi à 80.40. Le 5 0/0 est fermée à 114.95, au lieu de 114.97.

Le bilan de la Banque de France, malgré une diminution d'encaisse de 18 millions dont 8 en or, n'a exercé aucune influence sur la Bourse.

L'action cote 5,315. On a accordé beaucoup d'attention aux titres du Crédit Foncier; l'action, très-ferme, se tient à 1,325.

L'émission d'obligations foncières est prochaine, elles seront modelées sur celles des chemins de fer et obtiendront un réel succès.

L'épargne fera donc bien de ne pas souscrire à toutes les valeurs qui peuvent lui être présentées comme l'Ouest-Algérien, qui n'offre aucune garantie et coûte fort cher sans donner de revenu important; les obligations du Crédit Foncier seront une occasion de placement des meilleurs pour tous grands ou petits capitalistes.

Le Comptoir d'Escompte a été particulièrement recherché à 1,000.

Un groupe de capitalistes a indiqué les actions de Sierra Grande, une des plus riches mines d'argent des États-Unis.

Elle donne 40 à 50,000 fr. par jour.

Au prix de 150 fr., l'action entièrement libérée donne chaque mois un coupon de 1 fr. 25 payable le 15, à la caisse de la Société de Dépôts et Comptes courants, puis à la fin de chaque année un dividende supplémentaire évalué à 12 0/0, de sorte que ces actions donnent 24 0/0 de dividende par an.

Le marché au comptant des chemins de fer est animé. Le Lyon fait 1,365; l'Orléans, 1,257.50.

Chronique Locale et de l'Ouest.

DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE.

Le Journal officiel du 31 décembre a publié un tableau du dénombrement de la population en France, d'après le recensement de décembre 1881. Voici les chiffres qui concernent le département de Maine-et-Loire :

Population totale.....	518.808
Sexe masculin.....	257.987
Sexe féminin.....	260.821
Population résidente.....	507.671
Population de passage.....	11.137
Population née dans la commune.....	295.916
Population née dans une autre commune du département.....	151.955
Population nés dans un autre département ou colonie.....	69.405
Population née à l'étranger.....	1.532
Français et naturalisés.....	517.525
Etrangers.....	1.283
Garçons.....	129.069
Mariés.....	111.331
Veufs.....	17.587
Filles.....	119.100
Mariées.....	112.891
Veuves.....	28.830
Agriculteurs.....	273.078
Ouvriers de l'industrie.....	125.498
Employés de commerce.....	49.028
Ouvriers de transports.....	7.053
Force publique.....	7.779
Professions libérales.....	20.587
Vivants de leurs revenus.....	22.183
Sans profession.....	10.873
Professions inconnues.....	2.707

CLÔTURE DE LA CHASSE.

La chasse sera close le dimanche 24 janvier courant, à la chute du jour.

TOURS.

On lit dans le Journal d'Indre-et-Loire :

« Dimanche matin, les ouvriers de M. Alfred Mame se réunissaient en une fête intime. Ils avaient voulu célébrer la cinquantième du mariage et de l'entrée dans les affaires de leur vénéré patron; et, à cette occasion, ils venaient lui offrir une médaille commémorative de cet anniversaire.

Plusieurs discours ont été prononcés par les ouvriers et écoutés par tous avec une émotion visible. On pensera, comme nous, qu'un anniversaire comme celui qui a été fêté dans les ateliers de M. Alfred Mame est une occasion que nous ne pouvons laisser échapper de rendre un hommage public à un homme dont la bienfaisance s'est répandue dans toute la ville de Tours, pendant tant d'années.

Les ouvriers se sont ensuite retirés. Une somme de quinze mille francs leur a été distribuée, à l'occasion de l'anniversaire. En outre, ils ont eu congé hier lundi, sans préjudice, bien entendu, du paiement de la journée.

A vrai dire, ces avantages n'ont point été ceux auxquels ont été le plus sensibles les ouvriers de M. Mame, qui, nous le savons parce qu'ils nous l'ont dit, ont été surtout heureux d'avoir une occasion d'exprimer à leur patron les sentiments de reconnaissance que leur inspire sa constante sollicitude pour eux. — J. D. »

LE CRIME DE LA GAILLARDIÈRE.

A la première nouvelle du crime de la Gaillardière, dont nous avons parlé hier, un des collaborateurs du Journal d'Indre-et-Loire s'est rendu à Saint-Martin-le-Beau, et a envoyé la dépêche suivante :

Saint-Martin-le-Beau, 6 janvier, soir.

« Le crime a eu lieu sur la route de Bléré, à deux kilomètres environ de Diere. Au moment où j'arrive, M. le procureur de la République et M. le juge d'instruction constatent l'état des lieux.

Au milieu de la route est une mare de sang. Une quinzaine de curieux, réunis dans cet endroit, s'entrelient du crime horrible qui vient d'être commis.

A une trentaine de mètres de la route est un petit bois où l'assassin se sera sans doute caché pour attendre la victime.

On peut juger de l'audace du meurtrier lorsqu'on saura qu'à une quarantaine de mètres de là sont des maisons dont les habitants devaient être levés à l'heure où le malheureux Aubry a été tué.

Après avoir commis le crime, l'assassin sera rentré dans le bois, d'où il aura gagné la forêt d'Amboise.

Aubry avait, paraît-il, l'habitude de dormir sur sa voiture. Il était dans cette situation lorsqu'il a été frappé.

Le coup qui l'a atteint a porté sur la tempe gauche et a défoncé le crâne.

La mort a été instantanée.

Cependant l'assassin, qui n'était pas sûr que la victime eût succombé, a eu l'idée de l'achever en lui coupant une partie de la gorge avec un couteau.

Il compte, en effet, un beau fait d'armes à son actif.

Depuis six mois à peine André était sous les drapeaux. Les environs de Bône se trouvaient presque pacifiés. Toute la besogne de la garnison consistait à surveiller les tribus insoumises.

Le jeune chasseur s'ennuyait fort au fond de sa casbah, lui qui avait rêvé guerre et conquêtes de toutes sortes.

Une occasion s'offrit heureusement bientôt de se rapprocher de l'ennemi. Il n'eut, pour cela, qu'à se faire inscrire au nombre des hommes de bonne volonté destinés à former le contingent du poste avancé qui couvrait le versant septentrional des chaînes inférieures de l'Atlas.

Ce ne furent point les Kroumirs que nos braves compatriotes eurent à combattre en cet endroit, distant d'une quarantaine de kilomètres du camp, mais toute une bande d'animaux féroces ravageant la contrée; et pour sa part, notre jeune recrue se trouvant une nuit de faction et voyant venir à elle un lion superbe, au moment même où celui-ci, la crinière hérissée, s'appêtait à bondir à sa rencontre, lui avait envoyé une balle au défaut de l'épaule comme s'il se fut agi de viser un simple lapin.

Le carnassier râla sur l'heure son dernier souffle. Les habitants des douars voisins, un tas d'Arabes à ne pas prendre, entre parenthèse, avec des pin-

» Il a ensuite visité soigneusement toutes les poches. Dans celle du gilet, où est restée l'empreinte ensanglantée de sa main, il a pris un porte-monnaie contenant 40 fr.

Quant à présent, on n'a aucun indice pouvant permettre d'espérer de mettre la main sur le coupable.

A l'heure où j'écris, on met le corps d'Aubry dans un cercueil pour le transporter ensuite à son domicile, à Bléré.

Ce malheureux était âgé de 60 ans environ. Encore robuste, il aurait pu lutter peut-être avec quelque avantage contre un agresseur.

Après avoir assisté à l'autopsie et fait les constatations nécessaires sur le lieu du crime, la justice se rend à Bléré pour y continuer son information.

Les personnes que nous rencontrons dans le bourg de Diere s'accordent à dire que le scélérat qui a tué Aubry doit être le même personnage qui assassina Au-prince en 1879. »

CHANZY

Il n'a pas aux foules avides
Jeté des mots pompeux et vides,
Fumé des cigares de prix :
La nuit, dans la plaine glacée,
Il eut sa tente rapiécée
Pour tout lambris.

Il n'avait pas, à l'étourdie,
Fait un pacte de comédie
Avec la victoire et la mort.
Désespéré, mais inflexible,
Il s'offrit, victime impassible,
Aux coups du sort.

Jamais, aux heures de bataille,
Il n'a défilé la mitraille
Dans un wagon capitonné,
N fait des récits de victoire,
Dont nos ennemis, après boire,
Ont ricané.

Il n'aura pas toute une ville
Suivant, y compris Belleville,
Le passage de son cercueil,
Ni derrière les mannequins,
Les entrepreneurs de bastringues,
La larme à l'œil.

Ni sur les tentores austères,
La dépouille de cent parterres,
Embaumant Paris jusqu'au soir,
Ni de Genseil qui délibère,
Pour mettre à chaque réverbère
Un voile noir.

Auprès de celui qu'on enterre,
Son deuil paraîtra solitaire,
Et l'œil n'en sera pas veid.
Oui, mais au moins la voix du prêtre
Lui parlera de Dieu, son maître.
Salut, Chanzy !

SANTÉ SANS MÉDECINE NI PURGES NI FRAIS PAR LA DOUCE FARINE DE SANTÉ REVALESCIÈRE

qui, depuis 35 ans, guérit les dyspepsies, gastralgies, constipations, phthisie, toux, asthme, fièvres, acidités, flatulences, vomissements, insomnies, diarrhées, anémie, chlorose; les désordres des nerfs, foie, haleine, vessie et sang; elle économise 50 fois son prix en médecine. — DU BARRY et Cie, Limited, 8, rue Castiglione, Paris, et partout chez les Pharmaciens et Epiciers. (346)

1 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LE RETOUR DU SOLDAT

LE CONVOI FUNÈBRE.

A quelques lieues d'Agen, et à un endroit où la Garonne décrit une courbe large et gracieuse, s'élève un charmant village dont le voyageur aperçoit avec plaisir les maisons coquettes groupées dans un désordre des plus pittoresques sur le versant d'une haute colline qui, par une pente insensible, descend jusqu'au bord du fleuve.

Sur le point culminant de la petite montagne en question se dresse majestueusement l'église paroissiale de Saint-Blaise, dont la flèche hardie, taillée à jour dans la pierre, se découvre d'une très-grande distance et sert d'inviolable asile à une nombreuse famille de pigeons domestiques, troupe vagabonde qui zèbre sans cesse par ses allées et venues l'azur du ciel.

Au milieu d'une magnifique journée d'août, un jeune homme portant l'uniforme séduisant des chasseurs d'Afrique gravissait d'un pas lesté et joyeux l'étroit sentier qui monte de la rivière à l'intérieur du bourg.

L'atmosphère était accablante; aucun souffle de vent ne venait agiter les lourds épis dorés pour la moisson prochaine. C'était l'heure du repos des travailleurs aux champs, et le silence n'était troublé que par le cri strident de la sauterelle et le tic-tac affaibli d'un moulin à eau qu'un gros ruisseau, presque à sec en ce moment, mettait d'ordinaire en plein mouvement.

Aussi le jeune soldat, malgré sa grande hâte d'arriver au village, résolut-il de faire un temps d'arrêt sous l'ombrage d'un énorme châtaignier que la Providence semblait avoir placé là tout exprès pour servir d'oasis sur cette route calcinée par le soleil.

— Ouf!... quelle chaleur! fit-il en s'étendant sur l'herbe et en se débarrassant de son képi d'ordonnance. Si je ne reconnaissais à merveille ces lieux, si je ne distinguais pas là-haut la pointe de mon cher clocher, je me croirais parbleu encore dans les environs de Constantine.

Tandis qu'il se délassait quelques minutes, voulez-vous bien que nous fassions plus ample connaissance avec notre héros?

Son nom est André, et voilà cinq ans qu'il a quitté le toit paternel pour aller servir la patrie. Maintenant sa dette est payée, il est congédié et il rapporte au foyer qui l'a vu naître les galons de maréchal-des-logis et la croix de la Légion-d'Honneur.

cettes, couverts de vermine qu'ils étaient sous leurs burnous en guenilles qui avaient servi à je ne sais combien de générations sans avoir été jamais lavés, ces indigènes, dis-je, heureux d'être délivrés du principal des monstres les ayant tenus longtemps sur le qui-vive, firent fête à l'intrépide cavalier et organisèrent en son honneur une fantasia délirante. De tous côtés retentirent des cris de triomphe et d'allégresse. On porta aux nues l'héroïsme du vainqueur, et tout ce bruit ne tarda pas à parvenir à l'oreille de ses chefs qui jugèrent prudent de le récompenser à leur tour de la meilleure manière à l'aide de ce bout de ruban rouge partout si recherché.

Il convient de prévenir ici le lecteur, pour expliquer une faveur si grande, que rien ne frappe plus les Africains que la témérité avec laquelle on se comporte en face du plus redoutable des fauves, et qu'on ne saurait mieux en certaines circonstances les apprivoiser qu'en reconnaissant de la bonne façon les exploits de ceux qu'ils considèrent à l'égal des êtres tout à fait supérieurs.

L'excellent André n'y voyait pas si loin; et aux flots de compliments qui plurent sur lui en cette occasion, il se contenta de répondre avec une aimable naïveté :

— Hé quoi! je n'ai rempli juste que mon devoir... Ne suis-je pas chasseur?

(A suivre.)

Adolphe ROSAY.

Marché de Saumur du 6 Janvier

Blé nouveau (l'h.)	19 25	Huile de noix	50 150
From. 1 ^{er} q. (l'h.)	19	Graine tréfle	50
Froment (l'h.)	77	— lin.	70
Halle, moy ⁿ	77 19 11	— luzerne	50
Seigle...	75 10 à 11	Foin (dr. c.)	780 80
Orge...	65 10 à 11 25	Luzerne	780 80
Avoine h. bar.	50 8 50	Paille	780 40
Fèves...	75 15	Amandes	50
Pois blancs	80 38	Cire jaune	50 190
— rouges	80 30	Chanvres 1 ^{er}	
Colza...	65	qualité (52 k. 500)	41
Chenevis...	50	2 ^e	37
Farine, culas	157 54	3 ^e	32

COURS DES VINS.

BLANCS (2 hect. 30).			
Coteaux de Saumur, 1881,	1 ^{er} qualité	à	»
Id.	1881,	2 ^e id.	120 à »
Ordin., env. de Saumur 1881,	1 ^{er} id.	110 à	»
Id.	1881,	2 ^e id.	» à »
Saint-Léger et environs 1881,	1 ^{er} id.	105 à	»
Id.	1881,	2 ^e id.	» à »
Le Puy-N.-D. et environs 1881,	1 ^{er} id.	105 à	»
Id.	1881,	2 ^e id.	100 à 90
La Vienne, 1881.			70 à 75
ROUGES (2 hect. 30).			
Souzy et environs, 1881		160 à	170
Id.	1881		» à »
Champigny, 1882	1 ^{er} qualité	170 à	200
Id.	1881,	2 ^e id.	» à »
Id.	1881,	1 ^{er} id.	» à »
Id.	1881,	2 ^e id.	» à »
Varrains, 1882	1 ^{er}	130 à	140
Varrains, 1881	2 ^e	» à	»
Bourgueil, 1882	1 ^{er} qualité	150 à	160
Id.	1881,	2 ^e id.	» à »
Id.	1881,	1 ^{er} id.	» à »
Id.	1881,	2 ^e id.	» à »
Restigné 1881		150 à	160
Id.	1881,		» à »
Chinon, 1881.	1 ^{er}	130 à	120
Id.	1881,	2 ^e id.	» à »
Id.	1881,	1 ^{er} id.	» à »
Id.	1881,	2 ^e id.	» à »

A partir du samedi, 6 janvier, on trouvera chez tous les Libraires et les Marchands de journaux : le **MONDE PITTORESQUE**, le plus varié, le plus intéressant et le plus instructif des journaux de voyages.

Tenir la curiosité du lecteur toujours en éveil, intéresser par des récits attachants et vrais, donner des idées justes et saines sur les diverses contrées et les différents peuples du globe, vulgariser toutes les nouvelles découvertes géographiques ; tel est le programme du **MONDE PITTORESQUE**, qui a sa place marquée au foyer domestique aussi bien que dans toutes les Bibliothèques communales et populaires.

Le **MONDE PITTORESQUE** paraît chaque samedi, il donne 15 pages de texte, de belles illustrations, et forme chaque année deux beaux volumes in-4, constituant une véritable Bibliothèque de voyages.

Le prix du numéro est de 15 centimes. — Un numéro-spécimen est envoyé à toute personne qui en fait la demande par carte postale, 18, rue d'Enghien, Paris. — L'abonnement pour la France, port compris, est de 8 fr. par an et de 4 fr. 50 pour six mois.

Nous ne saurions trop recommander à l'attention de nos lecteurs l'apparition de ce nouveau journal si intéressant et si instructif pour tous.

ALMANACH D'ARLEQUIN

Bonne publication que l'on peut répandre avec fruit en tout temps. Il n'en reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires, et il n'en sera pas fait de nouveaux tirages. 15 fr. le cent, franco.

Adresser tout de suite les demandes, à Tours, aux bureaux de la **LANTERNE D'ARLEQUIN**.

CRÉDIT HYPOTHÉCAIRE (20^e ANNÉE)
PRÊTS sur MAISONS et BIENS RURAUX.

Les demandes doivent être adressées à **MM. REJOU et C^o**, banquiers, rue Le Peletier, 9, à Paris; il y est immédiatement répondu par lettres personnelles et ne portant aucune indication extérieure.

L'ART NATIONAL, Etude sur l'histoire de l'art en France, par H. DU CLEZIOU. — 2 volumes illustrés de 20 chromolithographies, 20 grandes gravures hors texte et plus de 800 bois. Prix, broché, 80 francs; reliure artistique, 100 francs, payables 5 francs par mois. — Librairie A. PILON, A. LE VASSEUR, successeur, éditeur, 33, rue de Fleury, à Paris.

Éviter les contrefaçons
CHOCOLAT MENIER
Exiger le véritable nom

Appel aux Poètes.
Un Concours poétique est ouvert à Fécamp (Seine-Inférieure).
Demander le programme à **M. E. HÉROUARD**, 30, rue Sainte-Croix, à Fécamp (Seine-Inférieure).

Le **Jeune Age Illustré**, journal des enfants, paraissant tous les samedis, sous la direction de **M^{lle} LERIDA-GROFFROY**.
Editeur : **Victor PALMÉ**, 77, rue des Saints-Pères, Paris.
Un an, 40 francs; 6 mois, 6 francs.

Un vrai progrès. — Nous avons parlé souvent dans ce journal des préparations ferrugineuses que l'on ordonne dans le traitement de la phthisie et des autres affections de poitrine.

Parmi les nombreuses préparations qui, sous différentes formes, se recommandent à l'attention du médecin et du malade, celle qui a toujours donné les résultats les plus satisfaisants est le **FERR BRAVAIS** (fer liquide en gouttes concentrées) que la plupart des médecins ordonnent avec un succès constant.

C'est sans contredit le ferrugineux le plus énergique et le plus facile à employer dans les cas d'anémie, chlorose, qui viennent si souvent compliquer la marche des affections de poitrine. Il en est de même dans la phthisie au premier degré, surtout lorsqu'elle ne s'accompagne pas de phénomènes d'excitation et de susceptibilité exagérée des voies respiratoires.

PAUL GODET, propriétaire-gérant.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 8 JANVIER 1883.

Valeurs au comptant.			Valeurs au comptant.			Valeurs au comptant.			Valeurs au comptant.		
	Dernier cours.	Clôture préc ^e .		Dernier cours.	Clôture préc ^e .		Dernier cours.	Clôture préc ^e .		Dernier cours.	Clôture préc ^e .
3 %	79 30	79 70	Est	132 50	730	OBLIGATIONS.			Obligat. foncières 1879 4 %	440	427
4 %	80 05	80 60	Paris-Lyon-Méditerranée	1570	1572 50	Ville de Paris, oblig. 1855-1860	505 50	506	Est	461 25	361
4 1/2 %	108 75	108 75	Midi	1150	1145	— 1865, 4 %	520	524	Midi	442 50	369 50
5 %	115 20	115 20	Nord	1865	1865	— 1869, 3 %	497	405	Nord	467	467 25
Obligations du Trésor	508	510	Orléans	1260	1260	— 1871, 3 %	500 50	500	Orléans	469 50	369
Obligations du Trésor nouvelles	504	501	Ouest	775	780	— 1873, 4 %	517	517	Ouest	461	361 25
Bons de liq. départementaux	526	530	Compagnie parisienne du Gaz	1545	1540	— 1875, 4 %	512 50	512	Paris-Lyon-Méditerranée	467	367
Banque de France	5370	5340	Canal de Suez	3270	3250	— 1876, 4 %	512 50	512	Paris-Bourbonnais	468	368
Comptoir d'escompte	998	75 1000	C. gén. Transatlantique	400	400	Dép. de la Seine, emprunt 1857	335	336	Canal de Suez	555	455
Crédit Foncier, act. 500 fr.	1320	1205				Bons de liquid. Ville de Paris	528	528			
Crédit de France	85	85				Obligations communales 1870	438	437 50			
Crédit mobilier	362	352 50									

Etudes de **M^e BEAUREPAIRE**, avoué-licencié à Saumur, et de **M^e LE BARON**, notaire à Saumur.

VENTE
PAR LICITATION
Et aux enchères publiques
DE LA
PROPRIÉTÉ DE NAZÉ
Située commune de Vivy, près Saumur.

L'ADJUDICATION aura lieu le mercredi trente et un janvier mil huit cent quatre-vingt-trois, à midi, en l'étude et par le ministère de **M^e LE BARON**, notaire à Saumur, commis à cet effet.

On fait savoir :
Qu'à la requête de **M. Jean-Hermann-Léopold baron de Bodmann**, propriétaire, demeurant au château de Saint-Florent, commune de Saint-Hilaire-Saint-Florent, près Saumur, ayant pour avoué constitué **M^e Charles-Théophile Beaufrepaire**, avoué près le Tribunal civil de Saumur, demeurant dite ville, rue Cendrière, n^o 12;

Et en vertu d'un jugement rendu contradictoirement entre les parties par le Tribunal civil de Saumur, le quatorze décembre mil huit cent quatre-vingt-deux, enregistré;

En présence ou eux dûment appelés de : **M. Frédéric-Théobald Sourdeau** de Beaufregard, propriétaire, demeurant au château de la Tingy, commune de Mardié (Loiret), au nom et comme subrogé-tuteur des mineurs : **1^{er} M. Johann-Conrad-Sigmund-Louis de Bodmann**; **2^e Johann-Hans-Hermann-René de Bodmann**; **3^e M^{lle} Maria-Elisabeth-Charlotte-Ida-Cécile de Bodmann**; **4^e M^{lle} Maria-Thérèse-Françoise-Bertha-Jeanne de Bodmann**; **5^e M. Johann-Georges-François-Labre-Joseph-Richard de Bodmann**, ayant pour avoué **M^e Coquebert de Neuville**; et encore de **M. Marie-Paulin-Jean Sourdeau** de Beaufregard, propriétaire, demeurant au château du Plessis, commune de Vitry-aux-Loges (Loiret), au nom et comme subrogé-tuteur ad hoc des mineurs de **Bodmann**;

Il sera procédé, le mercredi trente et un janvier mil huit cent quatre-vingt-trois, à midi, en l'étude et par le ministère de **M^e Le Baron**, notaire à Saumur, commis à cet effet, à la vente par licitation et aux enchères publiques de la Terre de Nazé, située commune de Vivy, près Saumur, comprenant : château avec bâtiments de service et dépendances, maison de fermier, bâtiments d'exploitation, jardin, verger, terres labourables, vignes et prés, le tout contenant 6 hectares 90 ares 56 centiares, numéros 604 r, 605, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632 et 643, section F. Mise à prix, trente-deux mille francs, ci..... 32.000

S'adresser, pour les renseignements :
1^o A M^e LE BARON, notaire à Saumur, dépositaire du cahier des charges ;
2^o A M^e BEAUREPAIRE, avoué poursuivant la vente ;
3^o A M^e DE NEUVILLE, co-licitant.
Dressé par l'avoué soussigné, le huit janvier mil huit cent quatre-vingt-trois.
(23) **BEAUREPAIRE.**

Étude de **M^e MÉHOUS**, notaire à Saumur.

A VENDRE
Par adjudication volontaire,
A SAUMUR,

En l'étude et par le ministère de **M^e MÉHOUS**, notaire,
Le dimanche 14 janvier 1883, à midi :

1^o LE CLOS DU GRAND-TERRE-FORT, planté de vigne, situé commune de Bagneux, contenant 5 hectares environ. — Ce clos sera vendu soit en totalité, soit par parties ;
2^o UNE MAISON NEUVE, sise ville de Saumur, rue prolongée du Champ-de-Foire, près la rue de Bordeaux.

On pourra traiter avant l'adjudication.
Ces immeubles appartiennent à **M. Robin-Musset**, propriétaire à Saumur.

S'adresser : soit à **M. ROBIN-MUSSET**, qui habite la maison ; soit à **M. TAVRAU**, expert à Bagneux ; soit à **M^e MÉHOUS**, notaire à Saumur.

A VENDRE
D'OCCASION
Un joli panier-duc et une paire de harnais.
S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE un Jardinier-cocher.
S'adresser au bureau du journal.

MALADIES DE POITRINE ET DE LA GORGE

De tous les remèdes employés jusqu'à ce jour pour guérir les maladies graves des poumons et de la gorge, aucun n'a donné de résultats aussi certains et aussi constants que la **FARINE MEXICAINE**, del Dr Benito del Rio, de Mexico. Lorsque la guérison est encore humainement possible et que rien n'a réussi, on doit toujours avoir recours à la **FARINE MEXICAINE**. Cet aliment précieux fait disparaître promptement la diathèse tuberculeuse et les granulations de la gorge, en redonnant au sang sa composition normale de santé. La **FARINE MEXICAINE**, DANS UN TEMPS RELATIVEMENT COURT, fait cicatriser les plaies des poumons et les granulations de la gorge ; c'est un fait qui ne peut plus être contesté aujourd'hui par personne, car plus de 100.000 MALADES GUÉRIS, ALORS QUE LE PLUS SOUVENT ON LES CROYAIT PERDUS PEUVENT CERTIFIER que la **Farine Mexicaine** est le seul remède traitement efficace pour guérir la PHTHISIE TUBERCULEUSE, la LARYNGITE et la BRONCHITE chronique, le CATARRHE PULMONAIRE, les rhumes, l'épuisement prématuré et toutes les maladies de langueur. La **FARINE MEXICAINE** est un aliment tonique et digestif par excellence, qui peut être employé avec avantage à la nourriture des jeunes enfants, des valétudinaires et des vieillards, auxquels ELLE REDONNE SANTÉ ET VIGUEUR.

Se vend par boîtes de 1 kilog., 500 et 250 grammes, au prix de 7, 4 et 2 fr. 25, avec une brochure explicative sur sa composition, son mode d'emploi et d'action. Vente en gros : Chez le Dépositaire général, à Tarare, **M. R. BARLERIN**, pharmacien-chimiste.
Dépôt à Saumur chez **M. GONDRAUD**, épiciers, rue d'Orléans. (443)

A VENDRE
UN BEAU CHIEN
Terre-Neuve,
Âgé de 18 mois.
S'adresser à **M. LEFAY**, hôtel de l'Espérance, Saumur. (729)

POUMADE BERTINOT
pour la guérison radicale et infaillible des cors aux pieds, durillons et aïles de perdrix. — 1 fr. le flacon.
Chez **M. GLOUIN**, pharmacien, rue du Marché Noir, et **NORMANDIN**, pharmacien, rue Saint-Jean. (718)

27, rue de la Tonnelle
PHARMACIE CENTRALE DE SAUMUR
Droguerie, Produits chimiques, Herboristerie
E. D'HUY, pharmacien,
Fournisseur de la Pharmacie de la MAISON CENTRALE de Fontevault.
Dépôt de toutes les Spécialités pharmaceutiques.
RÉDUCTION CONSIDÉRABLE SUR TOUS LES PRIX
Médicaments et Produits de 1^{er} choix.
On exécute à la Pharmacie les ordonnances de toutes les Sociétés de Secours Mutuels.

Médailles aux Expositions universelles de Lyon, 1879 ; Londres, 1862 ; Paris, 1855, 1867, 1878, etc.
BANDAGES HERNIAIRES
DE **MM. WICKHAM FRÈRES**, CHIRURGIENS-HERNIAIRES, RUE DE LA BANQUE, 16, A PARIS.
Seul dépôt à Saumur, chez **M^{rs} V. Lardeux**, coutelier-bandagiste, rue Saint-Jean.
Ces bandages sont à ressorts élastiques et à vis de pression ou d'inclinaison, sans sous-cuisses, et ne fatiguent point les hanches. — **M^{rs} V. LARDEUX** a attaché à sa maison un homme de confiance, capable et expérimenté, qui se charge de choisir et d'appliquer le Bandage le plus convenable à chaque hernie ; toutes les personnes qui en font usage éprouvent un soulagement réel, et leur efficacité tend à faciliter une guérison complète.
PRIX MODÉRÉS.
Saumur, imprimerie de **P. GODET**.